

Costume de banderillero
champagne et argent, vers 1990.
Musée des Cultures Taurines,
Nîmes.



Les **banderillos** ou **peones** sont des toreros à pied qui aident le matador dans la corrida. Ils portent le même costume que lui mais les broderies sont beaucoup moins riches et les argents beaucoup moins étincelants que les ors de leur maître. Ils manient la cape tout au long du combat afin de déplacer ou placer la bête de manière à permettre au matador de juger son adversaire ou d'éloigner le taureau d'un homme en danger. En aucun cas le banderillo ne doit briller à la cape, il doit se contenter de brusques mouvements du vêtement et de rapides passes. Sur l'habit de lumières du matador, les broderies sont habituellement dorées, parfois noires ; sur celui des peones, elles sont argentées, noires ou blanches.

Le **mozo de espadas** est le gardien des épées. C'est lui qui est chargé de l'entretien des capes et accessoires du matador. Il est souvent le confident et l'homme de main du torero.

D'autres protagonistes de la corrida portent des vêtements singuliers.

L'**alguazil** (de l'espagnol *alguacillo* lui-même de l'arabe *āl-ġazil*, l'archer) est le « policier » de l'arène pendant la corrida. Les alguazils contemporains interviennent dans les arènes. Ils sont vêtus de noir, à la mode des seigneurs de Philippe II d'Espagne (XVI^e siècle) selon Jean Testas, ou comme les officiers de police de Philippe IV d'Espagne (XVII^e siècle) selon Paul Casanova et Pierre Dupuy. S'ils symbolisent toujours l'ordre, ils sont surtout un souvenir du passé.

Au nombre de deux, ils sont placés sous l'autorité du président et sont principalement chargés de veiller au respect du règlement par tous les acteurs de la corrida. En dehors de la corrida de rejón et de la course portugaise, ils sont les seuls, avec les picadors, à se déplacer à cheval.

Il existe aussi des femmes-alguazil, ce que le public apprécie beaucoup, mais que Robert Bérard, spécialiste de la tauromachie, n'apprécie pas entièrement : « La mode actuelle qui incite des femmes à assumer ce rôle, dans ce milieu particulièrement machiste, peut être perçue comme folklorique ».

Les **monosabios** sont les aides des picadors. Leur costume, qui n'a guère évolué depuis le milieu du XIX^e siècle, se compose d'une ample chemise de couleur rouge ou bleue, d'un pantalon sombre et d'une casquette de la même couleur que la chemise.



Monosabios, auxiliaires des picadors, fin du XIX^e siècle. Extrait de « El vestido de torear o traje de luces » de Gumersindo Andrés López, EGARTORRE Libris, Madrid, 2009.

L'HABIT DE LUMIÈRES SA FABRICATION

« Elle voulait broder les fleurs de ses rêves
Quels tournesols, quels magnolias !
Avec paillettes et cordelières !
Quels safrans, quelles lunes ! »

La Monja gitana, Federico Garcia Lorca

L'« habit de lumières » vient de la traduction littérale de l'espagnol « *traje de luces* ». Une meilleure traduction serait « habit de paillettes », car si « *luz* » signifie « lumière », « *luces* » qui est le pluriel de « *luz* » se traduit par « lumières » mais aussi par « paillettes ». Dans l'expression « *traje de luces* », le mot « *luces* » est en fait employé dans cette seconde acception.

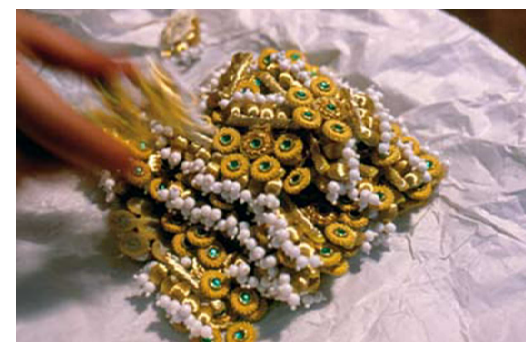


Henri Zo, Dessin d'étude de cape, début du XX^e siècle.
Musée Bonnat, Bayonne.

Dans le monde entier, il n'y a que cinq fabricants d'habits de lumières, tous concentrés à Madrid. C'est le cas de la maison Fermin à Madrid qui se distingue dans les années soixante par une rénovation des costumes de matadors en les coupant de manière à les rendre plus flatteurs, plus confortables et plus élastiques.

La fabrication de l'habit se fait en accord avec le matador. Chaque torero choisit la couleur dominante de sa tenue et les broderies qui permettront de l'identifier facilement dans une arène. Mais il peut en changer à volonté à chaque corrida. La couleur de l'habit de lumières peut représenter les couleurs de la ville (où le torero torée) ou celle de la *ganaderia* (nom de l'élevage, s'il est par ailleurs éleveur).

Les *capotes de paseo* sont l'apanage de certaines maisons de broderies, comme Nati à Madrid, dont le savoir-faire et l'originalité des dessins ont forgé la réputation de cette femme dans l'univers très masculin de la tauromachie et des *sasterias*. Jusque dans les années 1970, de nombreux couvents madrilènes réalisent ces broderies proches des broderies liturgiques.



Fabrication d'un costume de lumières.
Photographies de Michel Dieuzaide